

UN COMPORTEMENT MÉDICO-SOCIAL VAROIS PENDANT L'OCCUPATION

Docteur Angelin German
Médecin Chef FFI - Arrondissement de Draguignan

Je ne mentionnerai que les activités auxquelles j'ai participé directement ou indirectement.

Démobilisé fin septembre 1940, je reprends mon poste d'interne à l'hôpital de Draguignan (Préfecture du Var). J'apprends que Jean Piquemal, chef de laboratoire et pharmacie à l'hôpital, a dû fuir son poste et sa famille, étant franc-maçon, poursuivi par la police de Vichy.

Je me mets spontanément au service de la famille, laquelle montrera un courage exemplaire pendant les quatre années d'occupation.

Dès octobre 1940, j'adhère immédiatement à un groupe de cinq personnes, groupe dirigé par l'ingénieur des Ponts et Chaussées, Georges Cisson et par l'ingénieur fer Ruelle. Ce dernier a pris contact, mi-août 1940, avec Henri Frenay, fondateur du groupe Combat.

Notre activité se limite à ce moment là à transmettre les messages de Londres, et à combattre la propagande vichyste au sein de ces organismes de propagande.

À la Révolution nationale et à la Légion des Anciens Combattants, nous formons un noyau de Résistance au sein des administrations locales, noyau qui prendra le sigle de NAP. Ce NAP (Noyautage des administrations publiques) prendra de plus en plus d'importance. Georges Cisson en sera le président régional. Il sera arrêté le 16 juin 1944, pour être fusillé le 18 juin 1944.

Moi je me méfie du corps médical dracénois : les uns sont nettement hostiles à la Résistance, voire même engagés dans la Milice (ils sont au nombre de deux localement), les autres ostensiblement indifférents, peut-être en apparence ! C'est pourquoi, j'ai pris mes précautions pour ne pas avoir recours à eux pendant toute la Résistance.

Je constitue un service clandestin dans l'hôpital. Il sera composé des infirmières : Barrière, Boutin, Georgi. C'est seulement en

juin 1944 que je prendrai contact avec le docteur Gayard pour exercer mon action au fur et à mesure des événements qui se passent.

Outre mon affectation permanente au maquis CFL du lieutenant Vallier, j'installe une infirmerie clandestine dans les bois de Villecroze, quartier "le Riou" et dans Draguignan au n° 17, place de la Victoire.

Naturellement, nous secourons au fur et à mesure des événements : les francs-maçons, les juifs, les dissidents STO, en 1942 les communistes hors la loi et, dès 1942 les victimes des attaques de l'armée allemande.

Je rappelle que Jean Moulin en 1942 a rassemblé les combattants des trois organismes principaux. Il a créé sur instruction de Londres les MUR (Mouvements unis de la Résistance), parallèlement aux combattants des services sociaux de la Résistance qui ont été rassemblés sous l'égide du RP Chaillet pour constituer ce que l'on appellera désormais le COSOR (Comité des œuvres sociales des organismes de la Résistance).

Trois exemples de mon activité avant la Libération :

1 - Dès le début de 1944, le commandant Callas, blessé dans la zone du Bessillon-Limatte est récupéré par les résistants à Salernes. Je le transfère dans mon infirmerie clandestine de Villecroze. Ses plaies malheureusement s'aggravant, je décide de l'hospitaliser à Draguignan.

On retiendra une petite anecdote à ce sujet : je le réceptionne à la gare de la Compagnie de Provence (dénommé "le train des pignes", comme on disait chez nous). Il a le journal du jour à la main. Je le prends par le bras pour l'aider à marcher et, alors il me dit : "*tu sais, je comprends bien...*" et je l'interromps : "*qu'arrive t-il ?*" Il me montre une information encartée en noir dans un journal local qui dit exactement : "*Toute personne qui aidera un terroriste sera emprisonnée, tout médecin qui*

soignera des terroristes sera fusillé sur place". Alors je lui ris au nez et clopin-clopant nous finissons par traverser la ville et atteindre l'hôpital où je lui donne des soins pendant une dizaine de jours et dès qu'il le pourra il reprendra le combat.

2) Le maire de Saint-Maximim, Berthon, pour ne pas parler (mais aussi pour sauver sa peau, bien sûr) s'est entaillé les veines et on me l'amène à l'hôpital dans le coma. Ce service est très surveillé. Cependant pour le soigner dans de bonnes conditions, surtout pour ne pas éveiller les soupçons de la police qui est là en permanence à ses côtés, je lui donne les soins la nuit. Il se retape relativement vite, et avec la complicité de quelques camarades nous le faisons sortir de l'hôpital.

3) Dans la zone du commandant Blanc qui a la responsabilité du secteur des Arcs, Lorgues, Le Muy, un combat violent se termine par un blessé grave, dans le coma, que la gestapo emmène à l'hôpital. Bien sur, il est soigné en permanence avec la discrétion qu'il faut, et je le fais évader dans des circonstances très particulières avec l'aide de deux compagnons de l'extérieur. J'ai la chance quelques années après de le rencontrer à nouveau.

Le 12 août 1944, sur l'ordre du commandant de la Résistance, j'organise à Draguignan le Comité médical de la Libération avec l'aide des trois infirmières de l'hôpital, plus les infirmières de ce groupe là, composé de M^{lle} Vidal, de M^{me} Cazalles. Tout marche magnifiquement bien.

Je passe sur les détails des journées des 15-16 et 17 août, où la bataille fait rage dans tout le secteur dracénois. Draguignan, pendant la Résistance et les combats de la Libération, a payé cher son tribut : une centaine de blessés et vingt morts.

Une dernière anecdote confirmant notre action : j'emène mon équipe pour récupérer des concitoyens blessés qu'on me signale dans le village de Fayence, blessés par l'artillerie

américaine qui tire sur les allemands qui y ont installé une batterie de campagne de calibre 88 (je crois), calibre autrichien.

Moi, le résistant au combat contre les nazis, me voilà en charge malgré moi de blessés allemands pris aux tirs de l'artillerie américaine toute proche et qu'un de leurs officiers m'oblige à soigner.

Après des péripéties plus ou moins extraordinaires, je me retrouve au milieu des allemands qui tirent sur les américains à quelques mètres de l'ambulance ; je récupère cinq blessés graves et une dizaine de blessés légers. Mais au moment de regagner Draguignan, l'officier allemand m'interdit de partir. Comme il y a aussi des blessés allemands avec moi dans l'ambulance, il a peur qu'on les tue à la sortie ; ce sont les ordres qu'il a reçus de son état-major, ce que me signale une personne de la Résistance du village, polonaise d'origine qui parle très bien l'allemand et qui me les traduit. On discute longuement. À la fin, il me laisse partir. Les bombardements des américains continuent. Enfin on arrive à Draguignan où des médecins allemands récupèrent leurs blessés. Tout se termine relativement bien. Ils n'ont jamais su que le médecin German était résistant. J'ai eu bien peur, mais j'ai été fidèle à notre morale médicale.

Il y aurait d'autres péripéties qui pourraient s'ajouter, mais je crois que cela prolongerait trop ce petit texte. Je raconterai certainement cela avec d'autres détails dans un bouquin un peu plus tard.

M'étant engagé volontaire pour la durée des hostilités, je suis démobilisé après la campagne d'occupation en Autriche, qui se terminera pour moi le 31 décembre 1945. Et à partir de ce moment là, en même temps que mes occupations médicales professionnelles, je continuerai à servir la Résistance par l'intermédiaire du COSOR sans m'arrêter jusqu'à nos jours.